

écrit cette page religieuse, et mourut. Tel le fidèle, avant de fermer les yeux au sommeil, adresse pieusement sa prière à l'Éternel.

On se rappelle, en songeant à ces maîtres, ce que Chateaubriand dit des bardes dans son *René* : « Ces chants sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux avec des bouches d'or et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants ; ils expliquent les lois de l'univers et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveaux-nés. » — Ne croit-on pas revoir Pergolèse et Mozart, tous deux si naïfs et si sublimes ; qui, tous les deux, nous ont laissés les plus beaux chants funéraires, « par l'idée merveilleuse qu'ils avaient de la mort, et qui se sont éteints, chers à Dieu, comme de petits enfants ? »

Rien de plus doux, de plus suave dans leur charmante naïveté, que les cantiques entonnés en chœur par cette blanche cohorte de toutes jeunes filles un jour de première communion. On parle tant des prodiges opérés par les maîtres orphéonistes. Sans vouloir le moins du monde amoindrir leur mérite, ne pensez-vous pas que leur tâche est rendue bien plus aisée par ce don natif de la mélodie (quoiqu'il ne s'agisse ici que de l'unisson), qu'on est forcé de reconnaître aux enfants ? C'est bien cette musique simple, modeste, empreinte cependant d'un sentiment si religieux, qui fait rêver les hymnes célestes que les phalanges ailées chantent autour du trône du Seigneur, aux accompagnements de la harpe d'or de Cécile, cette muse divine du Christianisme !

Nous étions, jeudi dernier, à l'église de la Trinité, pillée naguère par les forbans de la Commune et dont les portes gardent encore les traces de la bataille. Elles s'ouvraient pour la cérémonie d'une première communion, si cruellement retardée par la tyrannie des insurgés. La grande nef était pleine. Au milieu, dans un espace réservé, plus de deux cents enfants, les jeunes filles à gauche, les garçons à droite, longuement et patiemment catéchisés, par ces dignes et excellents prêtres, vrais successeurs des apôtres du Christ, étaient prêts à recevoir le double sacrement de l'Eucharistie, et de la Confirmation.

Quand ce blanc essaim de jeunes filles se levait ou s'agenouillait en mesure, on eut dit des vagues de neige ondoyantes.

Un rayon de soleil, tamisé par les verrières des chapelles, vint iriser cette masse floconneuse, tout à l'heure d'une blancheur immaculée. Puis l'orgue fit entendre ses graves harmonies et les voix des enfants s'y marièrent comme les tintements de la harpe aux ondes sonores de l'orchestre. Non, celui qui n'a pas entendu ces voix si argentines, si pures, si émus, s'élever en un aussi parfait ensemble et monter au ciel avec les spirales parfumées de l'encens, n'a pas, ne peut avoir l'idée de cette nouvelle puissance de la musique. Naïfs sont les vers que chantent ces voix suaves ; naïf est l'air sur lequel elles les chantent, mais air et paroles revêtent je ne sais quelle vertu nouvelle, qui les transforme, les élève, les divinise.

Mon bien-aimé ne paraît pas encore :
Trop longue nuit, dureras-tu toujours ?

Tardive aurore,
Hâte ton cours !

Rends-moi Jésus, ma joie et mes amours.
O jour heureux, quand te verrai-je éclore !

De ton flambeau déjà les étincelles,
Astre du jour, font tressaillir mon cœur :

Où, tu m'appelles,
O mon Sauveur !

Servez mes vœux, avancez mon bonheur ;
Anges du ciel, portez-moi sur vos ailes.

Et les anges, appelés si chaleureusement, par leurs sœurs d'ici-bas, ne tardent pas à sillonner l'espace pour descendre auprès d'elles, recueillir les ferventes prières de ces jeunes cœurs tout enflammés de l'amour divin et les porter aux pieds de Dieu.

Lors les jeunes filles de reprendre :

Pour tous vos bienfaits,
Que vous offrir, ô divin Maître ?

Je me donne à vous pour jamais.
En moi je sentis naître

Les transports les plus doux,
Quand je pus vous connaître

Et m'attacher à vous.

Ne croit-on pas entendre les accents passionnés de la mystique fiancée du Cantique des cantiques, quand son époux bien aimé l'appelle par ces mots : « La terre s'émaille de fleurs, le moment de chanter est arrivé ; on entend la tourterelle roucouler... O toi, ma colombe, qui te cache dans les anfractuosités du rocher, montre-moi ton aspect, laisse-moi entendre ta voix, car ta voix est suave et ton aspect est si beau ! »

Et on se souvient, à la vue de ces blanches créatures, des paroles que le saint homme fait entendre à l'oreille d'Atala : « Déjà le vêtement blanc et la couronne éclatante des vierges se préparent pour vous sur les nuées ; déjà j'entends la Reine des anges qui vous dit : — Venez, ma digne suivante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur un trône de candeur. Venez, rose mystique, vous reposer sur le sein de Jésus-Christ. »

Puis tous ces yeux se noient des larmes les plus douces qu'on versera dans la vie, et quand plus tard le digne prêtre est venu imprimer sur le front de tous ces enfants, que la ferveur avait transfigurés, le signe indélébile du chrétien, il lui a semblé voir, avec le chrême de la Confirmation, de lumineuses auréoles autour de les fronts, comme celles des bienheureuses, des nimbes d'or comme ceux des séraphins.

Et les hymnes saintes résonnent toujours dans la nef, où les parents couvent de leurs regards extatiques ces jeunes élus du Seigneur ; et l'orgue soutient toujours ces douces voix de ses accords puissants. Oh ! décidément, ces chants sont beaux, décidément, cette musique est attrayante, car elle s'inspire d'un sentiment bien autrement sublime que les mortelles passions. Demandez plutôt à des enfants, interrogez-nous nous-mêmes en nous remémorant les pénétrantes émotions du plus beau jour de notre vie !

M. DE THÉMINES.

LES GÉNÉRAUX ET OFFICIERS DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Nos généraux parlent beaucoup, pour se dédommager sans doute de n'avoir pu mieux agir. Discours, brochures, livres même, il n'y en a que pour eux. Où est le temps où les géné-

raux n'écrivaient qu'avec leur épée ? C'était le bon temps. Mais aujourd'hui ils veulent tous imiter César, du moins avec la plume, et ils composent fièrement les *Commentaires* de leurs défaites. Leur propre apologie, et l'accusation de leurs collègues, c'est entre ces deux points qu'ils se partagent. Les récriminations fleurissent surtout parmi les anciens officiers de l'armée du Rhin, qui se renvoient l'un à l'autre la responsabilité des revers, et l'apologie, parmi les officiers de Gambetta, formés en société d'admiration mutuelle.

La plupart mêlent agréablement les deux choses. Il n'y a guère d'exception que pour Bourbaki et MacMahon, qui ne sont pas les moindres cependant. Tous les autres à peu près, y compris Bazaine et sans en excepter Trochu, ont écrit leurs *Commentaires*, et ceux qui n'ont pu arriver jusqu'à la brochure ou jusqu'à la tribune se dédommagent amplement, dit-on, dans la commission d'enquête.

Nous avons eu une brochure du général de Failly, une de Frossard, une de l'ex-empereur, une du général Deligny contre Bazaine, les lettres du général Coffinières, qui accuse et se défend, et nous avons, hier encore, la lettre du général Pajol, qui égratigne en passant le général Trochu, et dit vertement son fait au général Wimpffen, accusé assez nettement d'avoir été, par son incapacité et sa présomption, la cause du désastre de Sedan. Nous en aurons sans doute, la semaine prochaine, une autre du général Wimpffen, qui rejettera tout sur le général Pajol.

Le général Chanzy achève son livre. Le général Faidherbe vient de publier une forte brochure sur les opérations de l'armée du Nord. J'ai lu hier un opuscule sur le général Cremer, où il est dit qu'il a excité l'admiration de l'Europe. Le général Billot doit préparer la sienne sans compter le discours qu'il a tout l'air de ruminer à la Chambre. Le bruyant général Ducrot médite certainement un grand coup, et quelque jour il déchirera les voiles. Je ne parle pas du général Cathelineau, dont le livre ne m'est point encore passé sous les yeux, et j'en oublie dix autres. Ce qui ressort de plus clair de tout cela, par malheur, c'est que nous avons été battus. Toutes les brochures du monde ne changeront rien à cette conclusion.

Je vois des gens bien frappés de l'attitude qu'ont prise dans les élections un certain nombre de généraux, — tout au moins ceux de Gambetta, — de leurs prétentions à se poser en personnages politiques en républicains, en chef de parti. Il ne nous manquerait plus que d'avoir les mœurs militaires de l'Espagne, pour nous acheminer de là à celles du Mexique et des républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, où les grosses épauettes passent leur temps à faire des *pronunciamentos* tous les quinze jours ! — J'en vois qui sont plus frappés encore de l'antagonisme chaque jour plus prononcé entre l'armée du Rhin et les armées du Nord, de l'Est et de la Loire.

On raconte que, dans les *mess*, les officiers de l'un et de l'autre parti — car ce sont bien deux partis qui se trouvent en présence — ne veulent pas s'asseoir à la même table. Si l'armée se divise, comme le pays lui-même, quelle force nous restera-t-il ? Mais si nos généraux se font écrivains et avocats, cela nous achève. Qu'ils songent au proverbe oriental : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

UN NOUVEAU TROPMAN.

UNE FEMME ACCUSÉE DE 11 MEURTRES.

Cette femme, nommée Lydia Dambury, naquit à Burlington N. J. A 17 ans, elle fit connaissance d'Edouard Strick, officier de police à New-York, et se maria avec lui. Il avait deux enfants, maintenant en pension, d'une première femme. Le nouveau couple vécut ensemble sept ans, et six enfants vinrent couronner ce mariage. Son mari meurt soudainement. Dans l'espace de deux ans, ses six enfants suivirent leur père, et personne ne put dire au juste de quoi ils étaient morts, sinon qu'ils mouraient tous subitement. Mme Strick se mit cuturrière, et, au bout de deux ans, elle fit la connaissance d'un M. Hurlbert, qui passait pour être dans de bonnes affaires. Elle se lança dans ce nouveau mariage et témoigna la plus grande tendresse pour ce nouvel époux, au point qu'il passa un papier lui laissant tous ses biens au cas où il mourrait avant elle. Tout alla donc on ne peut mieux jusqu'au jour où le Dr. Church fut appelé pour soigner le « bon vieux Hurlbert, » comme on l'appelait dans le quartier. Le Dr. effrayé de l'état critique du malade, recourut à une consultation de médecins. Mais le pauvre M. Hurlbert mourut avant leur décision et fut enterré aussitôt. Dans la rue, le Dr. Pinney dit au Dr. Church : « Quelle maladie avait Hurlbert, à votre avis ? » « Je ne puis dire au juste, répliqua Church, mais j'ai étudié le cas, et cela m'a paru un empoisonnement par l'arsenic. »

Cette conversation transpira dans le public et y créa une grande sensation, mais sans autre suite. Nelson H. Sherman était un habile mécanicien, aimé pour son esprit et sa gaieté. Son seul défaut, paraît-il, était la générosité. Il y avait environ dix-huit mois que sa femme était morte, lui laissant quatre enfants, le plus vieux un fils, nommé Nelson, âgé de 17 ans ; une fille, Addie, 18 ans, un autre garçon, Nattie, 4 ans, et un bébé de dix-huit mois.

La veuve Hurlbert trouva moyen de le fasciner. Le mariage fut célébré le 1er septembre 1870. La première victime de cette fatale alliance fut le jeune enfant de M. Sherman, qui succomba après quelques jours de maladie. Ensuite ce fut le tour de sa fille bien-aimée. Elle était dans la fleur de l'âge, dans la force de la jeunesse et de la beauté, et faisait les délices de son père et d'un cercle nombreux d'amis.

Rien ne peut arrêter le cours fatal de sa destinée. Cette tigresse, qui s'est successivement appelée Mme Strick, Hurlbert, et enfin Sherman, a décidé sa mort. La jeune fille est atteinte du même mal : douleurs aiguës à la tête et dans l'estomac avec une fièvre intense, et, malgré les soins de plusieurs médecins, elle va rejoindre sa jeune sœur dans la tombe.

Ces événements et plusieurs autres rendirent Sherman malheureux et, pour se dissiper, il se précipita dans toutes sortes de plaisirs, où il ne trouva que misères et éternelles. Sa femme le soigna quelque temps avec beaucoup de soin, lui donnant chaque soir une potion calmante. Mais enfin, elle crut, paraît-il, le moment propice arrivé, et le 1er juin, Sherman, après avoir bu son breuvage accoutumé, se sentit pris d'un violent mal de tête, et de crampes à l'estomac. Malgré les soins empressés des Drs. Pinney et Deardsley, il mourut après deux jours d'horribles souffrances. Les deux docteurs se décidèrent (il était temps) à un examen *post mortem* ; l'estomac et le tiers du foie furent enlevés et envoyés au professeur Baker, à New-Haven, pour être analysés.

Après trois semaines, le professeur répondit que le foie était saturé d'une dose d'arsenic suffisante pour tuer trois hommes. Alors le plus secrètement possible (les soupçons étaient enfin excités) les corps des trois dernières victimes furent détérrés

et soumis à l'analyse chimique. Dans tous on trouva les traces de l'arsenic.

Mme Sherman fut arrêtée à Philadelphie, chez sa sœur où elle était en promenade. Elle a accepté son sort avec une parfaite indifférence. — *Courrier de l'Illinois*.

UNE OPINION QUI EN VAUT LA PEINE.

Ce dont la France a réellement le plus besoin aujourd'hui, c'est de discipline sociale.

C'est là une maxime que proclamait dernièrement le colonel Stoffel dans une préface servant de commentaire à la réimpression des rapports qu'il avait jadis adressés de Berlin au gouvernement de Napoléon III et que ni celui-ci, ni le maréchal Leboeuf n'avaient lus. Ces rapports faisaient preuve d'un si grand esprit d'observation et de divination qu'on s'était étonné que leur auteur n'eût pas été appelé à remplir un rôle marquant sous le gouvernement de la défense nationale. Le colonel Stoffel, resté simple colonel, accuse le général Trochu de s'être opposé à ce qu'il fut fait général de brigade, et ce déni de justice n'ayant pas été réparé par le gouvernement de M. Thiers, le colonel, naturellement aigri, trouve tous les hommes politiques et militaires qui ont pris la succession du gouvernement impérial encore plus ineptes et plus coupables que lui. Il ne ménage pas plus M. Thiers et le Maréchal MacMahon que MM. Jules Favre et Trochu. Il les accuse tous de tromper la France en lui faisant croire que notre armée actuelle est la plus belle que nous ayons jamais eue, comme l'a dit M. Thiers dans un élan de reconnaissance et de fierté. Suivant le colonel Stoffel, ce qui fait la force du Prussien, c'est l'esprit de discipline qui lui est inculqué dans la famille. Dans l'armée française, au contraire, la discipline n'a jamais été que fictive, car on ne saurait appeler autrement celle qui ne s'obtient qu'à l'aide de punitions et de moyens de répression. Pour refaire l'instruction et l'éducation données à la jeunesse française, « la première chose, dit le militaire moraliste, serait de réagir contre le manque de foi religieuse qui envahit les âmes. Grave question, pivot de toutes les autres ! »

LE CRIME DE VERSAILLES.

Nous lisons dans le *Figaro* du 5 août le récit d'un bien tragique événement :

M. Heulette est un ancien chef de gare des chemins de fer de l'Ouest, anciennement attaché à la gare des Chantiers et mis à la retraite, il y a quelque temps. Il avait épousé une anglaise, et de ce mariage étaient nées quatre demoiselles toutes plus charmantes les unes que les autres.

La plus jeune, qui pouvait avoir dix-sept ans au plus, était allée hier, pour se distraire, travailler chez une personne demeurant à Versailles, rue du Champ-Lagarde. Vers midi, un jeune homme, qu'elle connaissait pour l'avoir rencontré quelquefois, s'approcha d'elle, et, sans dire un mot, lui porta trois coups de couteau. L'un entra profondément dans le sein, l'autre frappa dans la bouche. Le troisième lui fendit le front. Cette pauvre malheureuse eut à peine le temps de pousser quelques cris, de se débattre dans la rue et de tomber raide.

L'assassin fut immédiatement arrêté, sans faire la moindre résistance. Il se nomme Guy, peintre en bâtiments, demeurant dans la rue où a lieu le crime. « Vous n'avez pas besoin de me bousculer, dit-il à ceux qui l'arrêtaient. Je sais ce qui m'attend. Elle a eu l'étréne de mon couteau. » Effectivement, il venait de l'acheter. La lame a entièrement pénétré dans le sein de mademoiselle Heulette.

On emmena l'assassin à la prison, M. le procureur de la République et le juge de paix se transportèrent immédiatement sur le lieu du crime pour procéder aux constatations légales.

« Une heure après, on emmena Guy pour la confrontation. Il ne manifesta aucun repentir. « J'étais jaloux, et on m'avait dit qu'un autre lui faisait la cour. »

« Ce qui est inexplicable dans cette affaire, c'est que Mlle Henriette n'était même pas fiancée à son assassin, qu'elle connaissait à peine. »

« Au moment de le reconduire en prison, il demanda la permission d'embrasser le cadavre de sa victime, puis il se laissa emmener docilement. »

« Deux personnes, un soldat du génie et un jeune homme qui passaient dans cette rue très-déserte d'ordinaire, ont été les seuls témoins du crime. Leurs secours étaient inutiles. »

« Le corps de la victime a été ensuite remis à la famille. Inutile de peindre le désespoir qui régna dans cette maison. »

Les journaux anglais racontent l'anecdote suivante, qu'on ne lira pas sans intérêt :

La reine Victoria fait de temps en temps des courses à pied aux environs du château d'Osborne.

Quelques jours après son arrivée dans cette dernière résidence, Sa Majesté, accompagnée d'une de ses dames d'honneur, s'en revenait au château, lorsqu'elle aperçut une pauvre femme qui travaillait dans un champ de pommes de terre.

A côté se trouvaient plusieurs bûches témoignant que la vieille femme avait des compagnons de travail.

La reine s'arrêta un instant :

— Vous travaillez seule, ma bonne femme ? lui demanda-t-elle en s'asseyant sur le tronc d'un arbre abattu.

— Il le faut bien ; les autres sont partis. On dit que la reine est arrivée, et ils ont voulu la voir.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait comme eux ? demanda Sa Majesté.

La femme haussa les épaules.

— Moi ! et pourquoi faire ? dit-elle. Est-ce que vous croyez que je vais me déranger pour voir la reine ? Ça me rapporterait grand-chose ! Les fous qui sont allés rôder autour du château perdront une demi-journée de travail, voilà tout. Moi, je suis trop pauvre pour ça. J'ai cinq enfants à nourrir et un homme qui est malade. . . .

La reine prit la bourse de sa dame d'honneur et en versa le contenu dans la main de la vieille femme stupéfaite.

— Ma bonne femme, dit-elle, vous pourrez dire à vos amis qui sont allés voir la reine que la reine est venue vous voir.

CHEZ L'HORLOGER. — Un matelot entre chez un horloger pour faire réparer sa montre. L'horloger lui fait remarquer que la réparation coûtera le double de ce que la montre a pu coûter.

— Peu m'importe, dit le marin, je donnerai volontiers le double. Pour l'avoir je n'ai eu qu'à flanquer un coup de poing sur la tête de celui qui la portait ; si vous la réparez, je vous promets de vous en administrer deux.